

SERGE REVEL  
Les frères Joseph

*Une famille française  
dans la tourmente  
de la Grande Guerre*

ROUERGUE



## Présentation

Juillet 1914. Joseph Trilloux doit réserver la batteuse pour la moisson qui va commencer. Un homme comblé que ce paysan. Il a quatre fils, solides et vaillants, surnommés les frères Joseph car tous les quatre ont Joseph comme deuxième prénom. Alphonse, l'aîné, déjà père d'un garçonnet. Louis, son cadet, auquel ses capacités auraient permis de faire des études, si on avait écouté son instituteur. Pierre, le troisième, un jeune homme de vingt-deux ans, boucher de son état, a toujours un mot pour rire. Clément enfin, le plus jeune, tout juste seize ans, s'échauffe quand on parle de la guerre, voudrait bien être de ceux qui reprendront l'Alsace et la Lorraine. La guerre, on en parle depuis des mois. Et voilà que l'ordre de mobilisation tombe, avant même que les moissons aient commencé. Tandis que ses trois aînés s'en vont vers les Vosges où tonne le canon des premiers combats, Joseph organise tant bien que mal la récolte avec sa femme, Louise. Un mauvais moment à passer, puisque la guerre s'annonce brève et que les hommes, dit-on, seront de retour pour les vendanges...

Dans ce roman poignant, écrit à partir des notes de son grand-père blessé à Fleury, à côté de Verdun, et de centaines de lettres échangées entre les poilus et leurs familles, Serge Revel imagine le destin exemplaire de quatre frères pris dans la tragédie de la Grande Guerre et de leur famille paysanne.

## Serge Revel

Né en 1946 à Chambéry (Savoie), Serge Revel a été maître de conférences à l'Institut de la Communication Université Lumière-Lyon2. Maire de la commune de Pressins (Isère) de 1989 à 2010, vice-président du conseil général de l'Isère depuis 2001, il est auteur et metteur en scène des Historiales, aujourd'hui premier spectacle historique de Rhône-Alpes.

### Du même auteur

#### Poésie

*Entre les temps d'ombre*, Lyon, 1987

#### Romans

*Le Sculpteur de rêves*, Passe-rêve éditeur, Lyon, 1988

*Le Vieux, la jeune fille et le capitaine*, Michalon, Paris, 1996

*Le Ministre, la grippe et les poulets*, Le chant de l'aube, 2007

*Le Foulard gris*, Le chant de l'aube, 2009

#### Essai

*Le Bonheur est si délicatement fragile*, CLC, 2002

© Éditions du Rouergue, 2013  
ISBN : 978-2-8126-0487-4  
[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

SERGE REVEL

# Les frères Joseph

roman

**ROUERGUE**

Extrait de la publication



Ce roman, je l'offre au souvenir de tous ces fils, époux,  
amants et pères, français, anglais ou allemands,  
soldats de tous pays, corps brisés, cœurs en détresse,  
unis ou désunis dans la même terreur, sur les mêmes champs  
de frayeurs, dans les brûlures du froid ou de l'été,  
noyés de peurs et de souffrances, noyés d'espoirs  
et de chimères, noyés d'impossibles rêves  
de victoire ou de paix.





*Pitié pour nos soldats qui sont morts !  
Pitié pour nous vivants qui étions auprès d'eux,  
pour nous qui nous battons demain, nous qui mourrons,  
qui souffrirons dans nos chairs mutilées !  
Pitié pour nous, forçats de guerre qui n'avions pas voulu cela,  
pour nous tous qui étions des hommes  
et qui désespérons de jamais le redevenir.*

Maurice Genevoix, *La Boue*



## 1

*... Qu'est-ce que les journaux en disent de la guerre ? Y a-t-il du bon et espoir de quelque chose ? Si j'avais une jolie blessure je serais plus heureux...*

*Clément*

Lettre du 4 mars 1916

C'est le temps des vaches maigres. Maigres parce que nourries de vieille paille, d'herbe sèche et d'un peu de verdure glanée le long des chemins ou délaissée après les fenaisons à l'ombre d'un frêne ou d'un buisson. En cet été si sec, il ne faut pas entamer le foin de l'hiver, ce foin qu'on vient juste d'engranger. Elles donnent chacune de quatre à cinq litres de lait par jour, les deux tarines aux yeux comme ourlés de khôl. De quoi faire des tommes et même en vendre à l'épicerie. Avec les trois chèvres et le bouc qui pue tant lorsque les femelles sont en chaleur qu'il faut l'éloigner pour que le lait ne prenne pas l'odeur, cela fait un joli petit troupeau à Joseph Trilloux, au moins de quoi vivre. Six journaux de bonne terre, un de vigne, un autre planté de fruitiers. Joseph ne se plaint pas même si la vie est dure. Il a de quoi nourrir toute la famille, une maisonnée de sept bouches sans compter l'aîné, Alphonse-Joseph, marié avec Alberte Bonin qui lui a donné déjà un beau garçon qui va sur ses trois ans et qui attend un enfant pour les jours à venir, Alphonse qu'il faut encore aider le temps qu'il ait suffisamment de terres pour faire vivre sa famille, Alphonse, un tendre lui aussi, comme son cadet,

mais les pieds sur terre, un vrai paysan qui saura conduire ses affaires. Décidément, on ne sait faire que des garçons chez les Trilloux ! Même Lucien, le frère de Joseph, a deux gars : l'aîné, Honoré a l'âge de Pierre et Ernest vient de fêter ses dix ans. Ce n'est pas plus mal vu qu'on a besoin de bras, mais il faut aussi partager les terres et là... Restent sept bouches à nourrir à la maison avec la mère, Louise Froment, épousée voilà bientôt vingt-neuf ans, ses deux vieux, l'Auguste et la Clémence qui perd un peu la tête depuis l'hiver. Lui, Joseph, le loup comme on appelle par ici ceux qui viennent vivre chez leur femme, et puis les trois autres garçons restants, vu qu'Alphonse-Joseph, l'aîné, est allé s'installer dans la vieille ferme de l'oncle Thomas. Le cadet, Louis-Joseph, vingt-quatre ans, Pierre-Joseph, vingt-deux ans, né un jour de si grand froid qu'il n'a dû la vie qu'à sa forte constitution et Clément-Joseph, le petit dernier, seize ans depuis le dernier jour des fenaisons.

En ce mois de juillet 1914 on parle beaucoup au village, dans les cafés, une dizaine, plus l'épicerie de Marguerite Fillon qui pose trois tables en fer devant sa boutique à la belle saison. Chaque soir, aux retrouvailles, on parle des menaces de guerre. On boit un verre de clinton, ce petit vin acidulé qu'on produit au pays, devisant, disputant, chacun donnant son avis à voix haute et ferme. Chacun a ses certitudes.

– On va y aller ! crâne Armand, un petit-cousin de Marguerite.

– En espérant qu'elle durera pas longtemps, ajoute un vieux qui s'est battu en soixante-dix, près de Sedan.

– Et autant qu'elle arrive après les moissons, qu'on ait le temps de tout rentrer, car comment qu'on ferait, nous les femmes qu'ont pas les bras à faucher et à porter les gerbes la journée entière ! C'est pas nous qu'on peut y faire même si on aidera, c'est sûr ! dit Marguerite dont l'homme cultive quelques journaux de terre.

– C'est sûr qu'elle viendra, ajoute le vieux, à cause du Guillaume qui veut la gémonie sur toute la terre.

Il a vaguement entendu parler des prétentions de l'empereur.

– Ou du Bismarck, ajoute Claude Ferrand, qu'avec son monocle, y joue les maîtres du monde et que ça lui portera pas chance !

– Avec l’armée qu’on a, y vont vite dérouiller les Frisés ! Les Joffre, Foch, Nivelles, y z’en feront qu’une bouchée des Fridolins ! Moi, j’dis qu’elle sera brève et joyeuse et qu’nos gars y seront vite de retour ! clame Joseph Trilloux.

Joyeuse, la guerre ! Elles haussent les épaules, les femmes qui la détestent même si le souvenir remonte à soixante-dix, du temps de leurs grands-parents. Elles n’aiment pas la guerre, jamais. Comment les femmes pourraient-elles aimer la guerre qui prend leurs hommes et leurs fils ? S’y résigner, il faut bien, mais la souhaiter, ça, non ! A-t-on déjà vu des guerres sans morts et sans blessés, des guerres sans douleur ? C’est bien des idées d’hommes, des idées de grands babians qui croient qu’on va à la guerre comme on se bat dans la cour de l’école.

– On va leur foutre une bonne raclée, aux Boches, dit Pierre-Joseph, qu’y reviendront pas de sitôt nous agacer ! Et même qu’on va leur reprendre l’Alsace et la Lorraine !

Une raclée, comme dans le temps où l’on se disputait pour un mot de travers, pour un rien, pour montrer ses muscles sauf que, cette fois, il n’y aura pas de maître pour sonner la fin de la récréation.

– Et qu’elle peut durer, ajoute Marguerite Fillon, la vieille épicière dont les deux frères sont partis en Crimée trois longues années. Ils en sont revenus tout différents, aigris, tristes et gueuilleux, eux qui aimaient faire de la toilette et qui avaient toujours le mot pour rire. Et même que ça vous change un homme et pas en bien ! lance-t-elle à qui veut l’entendre.

– Si ça pouvait changer mon Louis ! dit le père Trilloux. Qu’il ait un peu plus la tête sur les épaules au lieu de toujours rêvasser et qu’y voie comment y travaillent, les paysans boches, que ça lui servirait bien chez nous !

Car c’est lui, Louis-Joseph, le cadet, qui a été désigné pour succéder au père. Louis-Joseph, puisqu’Alphonse a choisi d’habiter ailleurs, chez sa femme. Louis, un doux, un rêveur, le préféré de sa mère parce qu’il a les gestes et les mots tendres avec elle comme avec ses frères et les bêtes. Grand, presque sec, la moustache fine, et bon cavalier à force de monter, dès son plus jeune âge, Loupiotte, la jument du père. Il a même été à l’école, a appris à lire, à écrire, à compter. Un brillant élève ! Il a voulu

poursuivre, a passé le certificat d'études, aidé par Lucien, le frère cadet de Joseph, qui a eu la chance d'aller loin dans les études et d'être instituteur. Instituteur dans le bourg voisin... Un môssieur, un savant, un poète...

Après le certificat, le père a dit :

– Le Louis, y restera à la maison, y prendra ma place plus tard. Parce qu'y faut bien que quelqu'un reprenne. J'avions pas tant travaillé avec la mère pour qu'on y laisse tout à l'abandon quand on pourra plus.

– Mais, Joseph, te rends-tu compte que tu gâches la vie de ton fils ? Il écrit si bien qu'il étonne même l'instituteur !

– Gâcher ! Parce que travailler ici c'est gâcher sa vie !

– Ce n'est pas ce que je veux dire, Joseph, mais il faut comprendre ! Il est doué ton Louis, formidablement doué !

– Il a qu'à être doué pour la ferme, ça lui donnera au moins à manger ! C'est comme ça et pis c'est tout !

Et personne n'a osé le contredire. À l'automne, Louis-Joseph se fiancera avec Marcelline Vernay, un joli brin de fille, toujours bien mise et un sourire qui vous ensoleille. Toute jeune encore, vingt-deux ans à peine, Marcelline, et puis instruite, certificat d'études et trois années à l'école pratique. Elle travaille à l'usine de Léon Blanchoud, le soyeux, une usine où plus de trois cents ouvrières se retrouvent, chaque matin, venues de tout le pays, de tous les villages. Elle a débuté tout simplement au dévidage puis, très vite, elle a surveillé un métier, changé les canettes, surveillé la trame, la façure. Elle a commencé à montrer aux autres, aux nouvelles, et le patron l'a remarquée, une ouvrière habile, instruite. Elle est devenue contremaîtresse avec plus de trente ouvrières sous ses ordres, elle si jeune, et les méchancetés n'ont pas tardé, les dépits, les jalousies, les malveillances.

– À quoi ça va lui servir, l'instruction, hein ? dit le père Trilloux. C'est pas ça qui fera bouillir la marmite !

– Elle travaille, père...

– Travailler, travailler... Commander aux autres ! Une femme n'a pas à commander, tu verras ce que j't'en dis ! Elle va te m'ner par le bout du nez ! Et y'a pas b'soin d'une instruite à la maison ! Au cul des vaches, y'a pas b'soin d'savoir lire et compter ! C'est son temps qu'y faut pas compter, c'est tout !

– Elle sait que ce sera dur, père.

– Eh ben, on verra ! C'est pas l'amour qui fait bouillir la marmite !

C'est au bal des conscrits de la classe 13 qu'ils se sont vraiment rencontrés, parce que Louis la connaît un peu, la jolie Marcelline. Quand il se rend au café, c'est pour la voir, pour échanger quelques mots. Ce soir-là, au lieu de danser, ils ont parlé de Victor Hugo, de George Sand, de Maupassant que Louis lit en cachette lorsqu'il va aux champs avec ses chèvres. L'oncle Lucien lui prête des livres sans en parler au père. Il les met dans sa musette avec le casse-croûte et, une fois dans le pré, il attache ses deux chèvres au bout d'une longue corde à chacun de ses pieds, comme ça, elles ne peuvent aller loin, et il se met à lire, à lire... Elle a ri. Elle aussi lit en cachette de ses parents, derrière les tonneaux de vin. Ils ont parlé de l'école, lui de son rêve brisé. Instituteur. « Comme j'aime apprendre, Marcelline ! Moi aussi, tu sais ! J'aurais voulu... » Elle a des rêves plein la tête, de voyages, de rencontres, de lectures. Tout les intéresse, ils se ressemblent tant. Ils se lèvent pour danser, enfin, une valse lente, lente. Ils ont dansé jusqu'au matin, se sont enivrés de mots chuchotés, de rires et de promesses.

Pierre-Joseph, le troisième, un costaud, muscles de fer, larges épaules et cou de taureau, c'est la viande sa spécialité. Tuer le cochon, tout l'hiver, chez les uns et les autres. Il a appris auprès du vieux François Liatard, un maître charcutier, buveur de gnôle et de sang car il faut bien goûter le boudin avant qu'il ne cuise. Chaque matin, sa louche de sang bien salé, poivré.

– Ça vous refait une santé ! Tu verras, petit, tu y prendras vite goût !

Le cochon et, à l'occasion, rare, un veau ou une vieille vache. On l'appelle aussi pour le sanglier car il s'en tue sur la commune de ces saletés de bêtes qui vous retournent un champ de patates en pleine nuit. Pierre-Joseph a même monté sa petite affaire, à vingt-deux ans, juste après le service militaire, trois longues années dans le génie, à Grenoble, où il a été cuisinier. La roulante, c'est la belle vie ! qu'il dit. Et s'il y a la guerre, c'est là qu'on me mettra, c'est sûr !

– Qu'on aille tâter du cayon boche et que je vous ramènerai un

jambon fridolin car y mangent plus gras que les nôtres, y paraît. C'est qu'y savent les élever, ces cochons de Frisés !

Tous rient de le voir si heureux à l'idée de dérober aux Boches la nourriture, pour ainsi dire de les affamer. Car c'est un costaud, Pierre-Joseph, capable de vous soulever un cochon de cent kilos, de le suspendre à la poutre sans palan ! Des muscles noueux, des épaules larges, des cuisses de fer.

Clément-Joseph, le petit dernier, presque aussi costaud que ses frères, ne rêve que d'aventures, de voyages, de batailles et de victoires. Il aime se battre dans les bals du samedi et ne perd jamais une occasion de provoquer mais il est aussi tout en tendresse, Clément, comme ses parents, comme son frère Pierre, bourrus, sauvages mais le cœur sur la main, toujours prêts à rendre service, à prendre en pitié.

Derniers jours de juillet 1914. Sous la chaleur de midi, le village est endormi. Dans la maison en pisé, si fraîche, c'est l'heure du repas. Louise a préparé une poule bouillie, une bête de quatre ans qui ne pond plus, avec pommes de terre et carottes. Elle sert ses hommes et ses vieux. Chacun se verse un grand verre de clinton, une piquette à laquelle on ajoute de l'eau pour apaiser la soif. Ils mangent en silence. On n'entend que le bruit des fourchettes, des mastications, des aspirations, une sorte de rumination. Louise se lève et se relève, attentive à chaque assiette. La chicorée, à laquelle elle a ajouté deux cuillerées de café moulu le matin, passe dans la cafetière. Elle verse de l'eau. Quelques mouches bourdonnent. Les deux chiens, des bergers, des bâtards noir et blanc, dorment au pied de la chaise de Louis-Joseph. C'est le seul qui laisse tomber un peu de nourriture ou un os... Dans son fauteuil, la grand-mère ne mange pas. Elle somnole. On n'ose pas la réveiller. Elle est si fatiguée ces derniers temps, depuis l'hiver. Elle perd même un peu la tête, reconnaît à peine sa fille et pousse de petits cris d'effroi. Autant qu'elle dorme, qu'elle les laisse manger en paix. Et ça rumine et ça mâche avec des soupirs d'aise. Tous ces hommes, râblés, costauds, au visage buriné, surtout celui de Joseph. Comme il a ôté son chapeau, le sommet du front est tout blanc et, dans la pénombre de la cuisine, c'est ce qu'on voit surtout, cette ligne blanche au-dessus des yeux, bien nette. Ils ont tous des bras durs, des muscles saillants,



sauf Louis-Joseph, grand, maigre, sec... Même Clément est déjà un homme, noueux comme un cep, costaud, épaules larges sous une petite tête encore enfantine. Capable de porter, sans plier, deux sacs de blé de cinquante kilos, l'un sur son épaule, l'autre sous le bras et de les monter par l'échelle de bois jusqu'au grenier à grains. Il rit tout le temps, Clément, toujours le mot pour plaisanter, toujours à prendre la vie du bon côté. Rien ne l'effraie et tout lui sourit. À seize ans, il a toutes les envies, celle d'avoir une grande ferme comme celle de voyager, d'embarquer pour les colonies ou pour les Amériques. « Quand j'aurai fait l'service, j'verrai ce qu'je ferons », a-t-il l'habitude de dire. « P't'être que j'ferai l'tour du monde ! » Pour l'instant, depuis le printemps, il travaille chez Antoine Guinet, le forgeron. Il aime bien ce travail, le feu, l'odeur de corne brûlée quand le patron ferre un cheval.

– Tu nous réveilles dans une heure, la mère, dit Joseph.

Il sort, va s'allonger sous le tilleul, le chapeau rabattu sur le visage. Ses trois fils le suivent, cherchent un coin d'ombre. Rien d'autre, pas un mot. Le vieux rejoint son fauteuil. Louise débarasse la table. La bouilloire siffle sur le poêle qu'elle va laisser s'éteindre. La vaisselle, un coup de torchon... et une petite heure de repos bien mérité à lire, comme elle peut, *Le Petit Écho de la mode* que lui a passé sa belle-sœur, la femme de Lucien, le frère instruit de Joseph. Elle tourne les pages, déchiffre difficilement quelques mots, regarde les images, hoche la tête. Le vieux ronfle maintenant. Sa mère dort en poussant de petits gémissements. C'est l'heure du grand repos, le seul de la journée. Ne pas s'endormir pour réveiller les hommes, surtout ne pas s'endormir. La vieille horloge sonne les quarts d'heure, elle sonne le temps qui s'est arrêté. Du moins c'est ce que croit Louise. Elle aimerait que la vie reste comme elle est. Elle n'ose penser à la guerre dont on parle tant depuis quelques jours. Elle a si peur pour ses hommes, ses petits, tout ce qu'elle a de plus cher au monde.

## 2

Trente et un juillet 1914, quatre heures du matin. Il fait encore nuit. Joseph Trilloux descend les escaliers, gagne la cuisine. Louise est déjà debout, le café est prêt. Pierre-Joseph et Louis sont attablés. Un bol de chicorée, un morceau de pain gris, un bout de fromage et un petit verre de gnôle. Il faut se donner du cœur à l'ouvrage. Le silence, toujours, comme si chacun était enfermé dans sa vie. Et la porte de l'étage qui s'ouvre, un « bonjour tout le monde ! » lancé avec un grand sourire. Clément s'installe... Le père le regarde, ses lèvres tremblent.

– Tu pourrais te lever un peu plus tôt ! Bon Dieu, mais qui nous a fichu un fainéant pareil ! Quand on a la chance d'avoir un patron et un travail, on se lève à l'heure ! Allez, file ! Tu déjeuneras demain ! Et j'espère que l'Antoine y te recevra comme il faut ! C'est pas possible... Comme si on l'avait élevé à ne rien faire !

Clément avale sa chicorée brûlante, enfourne dans sa poche un morceau de pain et de tomme, hausse les épaules et s'éloigne en souriant.

– Regarde-moi ça ! C'est qu'y se foutrait de nous, ce saloupiaud !

– Mais non, Joseph ! Il est simplement heureux et t'es toujours à le gronder !

– Oh, toi, la mère, faudrait qu't'arrêtes de toujours le soutenir !

– Il n'a que seize ans...

– Moi, à seize ans, c'est à trois heures que j'me levais tous les matins et qu'il fallait bien que les bêtes soient soignées avant

l'jour et que je discutais pas, autrement l'père y m'aurait tué ! Allez, vous autres, faut aller aux bêtes. Moi, j'dois voir l'Jacques pendant qu'il est aux écuries. Faut qu'on sache quand on l'aura, la batteuse.

Du plat de la main, Louis-Joseph ramasse les miettes de pain, les fait glisser dans son autre main, les porte à sa bouche, se ressert un dernier bol de chicorée qu'il avale, debout. Raclement des sabots de bois sur le plancher de la cuisine. On se lève en silence. Le feu gronde dans le poêle que Louise vient de garnir. La bouilloire commence à chantonner. Les uns après les autres, les trois hommes passent la porte basse. Joseph prend le chemin du village, Louis et Pierre-Joseph se dirigent vers l'étable. Pierre tourne le bouton qui permet d'allumer l'unique lampe fixée au milieu de l'étable, sur une poutre. Depuis que l'électricité est arrivée, au printemps dernier, la vie en a été changée. Plus besoin d'allumer les lampes à pétrole, posées à même le sol au risque de se renverser ou accrochées à une poutre. Il fallait toujours avoir l'œil, que ça ne brûle pas trop, que ça ne mette pas le feu à la paille. L'électricité, c'est une lumière nouvelle qui permet de travailler sans souci, d'y voir clair dans toute l'étable. Pourtant la lumière est faible, quelques watts... mais suffisante. Louis-Joseph prend le seau, le tabouret à trois pieds et s'installe, la tête posée sur le ventre chaud de la Marguerite. Avec un bout de torchon gris trempé dans un vieux seau en bois, il essuie les trayons. Puis il trait. Pchtt, pchtt... Le lait gicle contre les parois de fer. Il aime ce contact doux, cette vie qu'il sent contre son front. Un coup de sabot, le seau manque de se renverser.

– Oh, Marguerite ! Sage, sage !

Elle a le bout du trayon droit sensible. Faudra que j'pense à le dire à la mère qu'elle y mette un peu de graisse, dit-il tout bas. Rien de grave. Le veau a dû téter trop longtemps. Il prend une vieille louche pendue au mur, l'essuie de la main, la plonge dans le seau, boit ce lait tiède et moussu. Pierre-Joseph enlève le fumier. Il secoue consciencieusement sa fourche pour faire tomber les quelques brins de paille encore secs qui serviront de litière. La brouette en bois est pleine. Il la pousse dehors et dispose le fumier soigneusement sur le tas bien carré qu'on devine dans le jour naissant. Ce fumier si précieux pour le jardin, pour les champs de blé

et d'orge, pour les pommes de terre. Le coq se met à chanter et d'autres lui répondent, de plus loin, de partout. Pierre-Joseph n'est pas pressé. L'été, il n'abat pas de bêtes, la viande ne se travaille pas à cause de la chaleur. Et puis il doit aider le père aux foins, à la moisson, à la vigne qu'il faut sarcler. Il sort tranquillement sa blague à tabac, se roule une cigarette, l'allume. Il aime cette première lueur, la douceur de l'aube. Louis sort de l'étable, un seau dans chaque main. Lait de vache, lait de chèvre.

– Tiens, porte à la mère. J'm'en vais éteindre.

Les bêtes, ils les mettront au pré tout à l'heure, lorsque le jour sera complet. Les deux chiens suivent Pierre en remuant la queue. Ils savent qu'ils auront droit au lait coupé d'eau, quand la Louise aura nettoyé les seaux.

Il fait encore nuit quand Clément arrive à la forge d'Antoine Guinet. Le foyer est déjà chaud et les flammes ont pris cette teinte d'un rouge orangé qui dit la bonne température.

– Ah, te voilà enfin, toi ! Malgré tout le respect que j'ai pour ton père, si tu veux rester, faudra t'habituer à arriver à l'heure !

– Mais c'est même pas quatre heures !

– Et alors ? Si tu n'es même pas capable d'arriver deux minutes en avance, c'est que t'es un bon à rien !

Clément bougonne. Il prend une longue tenaille, la repose...

– Et si t'es pas content, tu t'en vas ! Quand ça sera la guerre, faudra bien te lever quand on te le dira ! Et même au milieu de la nuit ! Allez, au lieu de rester là dans mes pattes, file chez le père Lanchaume et tu ramènes le cheval. Fais bien attention, l'a mal à un pied. Faudra lui changer le fer.

Antoine Guinet regarde s'éloigner Clément, hausse les épaules. Faut bien le disputer un peu ce petit, pour lui apprendre la vie. C'est un bon gars, toujours souriant, toujours à dire une blague, tout plein de vie. L'a de la chance, le Joseph, d'avoir un garçon aussi costaud, aussi joyeux de vivre, toujours prêt à la tâche, même la plus dure. Pas comme son fils Claude qui s'est mis en tête d'aller travailler à l'usine ! C'est pas un métier d'homme, le tissage ! Il ajuste son tablier de cuir qui lui tombe jusqu'aux genoux. Des bras nus et épilés par la chaleur du foyer, des muscles noueux, des mains larges comme des battoirs, la moustache broussailleuse, Antoine est une sorte de brute au regard sombre et doux.

Il prend une pièce de fer, la pose dans le foyer. Il doit forger une grille pour le notaire, une belle grille avec des fleurs de lys et des pointes en forme de flèche. Un joli travail. Sous le soufflet suspendu qu'il active en tirant sur une chaîne, il tourne et retourne la pièce jusqu'à ce que le fer soit rouge. Il le retire avec une énorme pince, le pose sur l'enclume et, sous le choc du marteau, il fuse en gerbes d'étincelles. Le fer s'aplatit, se courbe, vibre, s'allonge, devient flèche élancée, bleuit en se refroidissant. Antoine Guinet le regarde, ferme un œil, sourit et le plonge dans un seau d'eau qui bouillonne à son contact. Oui, du bon travail. Il y passera la journée. Clément s'occupera des bêtes à ferrer, il sait faire maintenant.

Joseph Trilloux a conclu avec Jacques Trillat. La batteuse sera devant sa grange le vingt-huit août au matin. Elle y restera une grosse semaine, le temps que tout le hameau du Liatet puisse apporter ses gerbes puisque c'est là que s'achève toujours la fauche, parce que le blé mûrit plus tard. Question d'orientation. Le jour s'est levé. Il passe devant l'école. Léon Bajard, l'un des deux instituteurs de l'école de garçons, est déjà dans la cour, il ouvre le portail de fer. Les premiers élèves ne vont pas tarder à arriver. C'est un vieil instituteur, respecté de tous, qui l'a fait souffrir l'année où il est allé à l'école, dans les classes toutes neuves construites à côté de la mairie. L'école, c'est important, répétait Léon Bajard au père de Joseph qui avait besoin de son fils pour les travaux des champs. Il faut que votre fils sache lire et écrire s'il veut se débrouiller dans la vie. La vie ! Mais c'est ici, la vie, sur les terres, pas sur les bancs où on fainéante à longueur de temps ! Léon Bajard, qu'est-ce qu'il y connaît à la vie des paysans ? Joseph se souvient pourtant avec nostalgie de sa seule année d'école. Il avait douze ans... et n'avait appris qu'à déchiffrer les grosses lettres.

– Bonjour, monsieur l'instituteur.

– Bonjour Joseph, toujours aussi matinal !

– Faut bien, monsieur l'instituteur, faut bien. Alors, c'est bientôt les vacances ?

– Ce soir, Joseph. Et ce n'est pas trop tôt ! Avec les foins qui s'achèvent et les moissons qui arrivent, je n'aurai bientôt plus d'élèves !

Joseph regarde Léon Bajard, cet homme si savant, si respectable. Il hésite, il ose encore à peine s'adresser à lui...

– Dites, monsieur l'instituteur... vous savez où on en est à Paris ?

– De quoi tu veux parler, Joseph ?

– Des Fridolins...

– On n'a jamais été aussi près de la guerre, Joseph, jamais !

– C'est vrai que les Autrichiens y z'ont lancé un tilmatum aux Serbes ?

– Oui, ça ne va pas fort par là-bas. Et j'ai bien peur que les Prussiens s'y mettent aussi !

– De toute façon, on les aura, monsieur l'instituteur ! C'est pas ces Frisés qui vont nous faire peur !

Il ose maintenant, le Joseph, il ose parler, tout excité, bafouillant presque, tout à sa colère.

– Et l'Alsace et la Lorraine, faut bien qu'on retrouve ce qui est à nous, vous croyez pas ? On sait ben que ça s'ra dur, mais on a une bonne armée, n'est-ce pas ?

– Pour sûr, Joseph, pour sûr ! C'est l'occasion ou jamais !

– Vive la France, monsieur l'instituteur, et que Dieu nous garde !

– Vive la France, Joseph, et vive la République ! Mais ne t'inquiète pas, on les aura !

– Que Dieu vous entende !

Léon Bajard regagne l'école, allume les belles lampes toutes neuves que la mairie a fait installer. L'électricité, quel progrès ! Il croit au progrès, Léon Bajard, à la science qui résoudra tous les problèmes, qui rendra la vie plus facile. Il voudrait bien s'acheter une automobile mais sa petite paie n'y suffit pas. Seuls le notaire et le docteur du bourg voisin en possèdent une. Quand ils viennent au village, tout le monde sort pour les regarder passer. Et les écoliers se lèvent de leurs bancs.

– Vous voyez, les enfants, l'automobile c'est l'avenir. Bientôt nous en aurons tous, et elles remplaceront les chevaux.

– Même dans les champs, monsieur ?

– Pourquoi pas ? Tout est possible avec le progrès et nos savants. Regardez les trains, regardez les aéronefs... On ira de plus en plus vite, de plus en plus loin !

– Pour quoi faire, monsieur ?

– Parce que c’est la vie, Jeannot, c’est la vie, le progrès. Vos parents travailleront moins et plus vite, avec moins de fatigue.

– C’est pas ce qu’y dit mon père ! Y dit que le progrès, ça va tuer les petits paysans parce que plus personne voudra travailler !

– Au contraire, Jeannot, au contraire !

Comme il est difficile de faire rêver ces petites têtes habituées à voir leurs parents s’épuiser à la tâche. Mais l’avenir se chargera bien de les convaincre !

Les premiers enfants arrivent, cartable au dos. Sitôt dans la cour, ils le jettent contre le platane et commencent à s’amuser. Trois femmes passent sur le chemin, l’une d’elles pousse une lourde brouette remplie de linge. Elles vont au lavoir du ruisseau. Elles sont encore jeunes, elles sont pleines de vie, de joie. La lessive, c’est aussi l’occasion de se retrouver, de bavarder, de parler de leurs hommes, de leurs enfants. Au passage elles saluent l’instituteur. C’est lui qui a enseigné à presque tous les hommes du village depuis des années, depuis plus de trente ans. C’est quelqu’un que tout le monde admire et respecte. Le lavoir est tout proche. Elles sortent le linge des paniers et de la brouette, le trempent dans l’eau fraîche, le savonnent, le battent et le frottent encore sans cesser de parler et de rire. À l’école, dans la classe de Léon Bajard, les enfants sont assis sur leur banc, derrière leur bureau en bois. L’encrier a été soigneusement rempli par Martial Massard, un grand du certificat. C’est à lui ce matin, pour ce dernier jour de classe. Chacun son tour. Le balayage de la classe, l’allumage du poêle en hiver, les encriers... On entend les élèves réciter, tous ensemble : *La Patrie, c’est la commune mère, c’est ce qui parle notre langue, c’est l’unité du territoire. La Patrie, c’est tout ce que notre vieille France contient de pays et de citoyens dans les vastes limites du Rhin, des Pyrénées et de l’océan.*

L’instituteur est content. Ils savent leur leçon. C’est important de savoir ce que représente la Patrie. Il se retourne vers Martial Massard.

– Martial, récite-nous la poésie.

Martial se lève, froisse sa blouse noire qu’il tient à deux mains, rougit, commence :

– *La Patrie est le lieu où naissent les enfants dans la chaste demeure où...*

– *Où sont tous les...* poursuit Léon Bajard.  
– *Où sont tous les tombeaux des êtres que l'on pleure. Elle est le...  
le...*

– Aidez-le, vous autres !

Et toute la classe de reprendre :

– ... *le souvenir pieux*

*Qui transmet aux enfants la gloire des aïeux.*

*Saint Louis, Henri IV orgueil de la couronne,*

*Les guerriers, les savants dont le nombre s'étonne,*

*Du Guesclin et Bayard, Bossuet et Pascal...*

Léon Bajard sourit. L'année s'achève. Les enfants ont bien travaillé. Il espère simplement qu'en octobre la guerre ne viendra pas briser tous ses efforts. Jaurès se bat pour éviter la guerre. Pourvu qu'il y parvienne. Ce n'est jamais beau, la guerre ! Pourtant il faut bien retrouver tous les départements perdus en soixante-dix, l'Alsace et la Lorraine, de si beaux départements qu'il a pu visiter lors d'un voyage en Allemagne une dizaine d'années plus tôt. Il avait été si bien accueilli et avait senti les regrets de ne plus appartenir à cette France qu'ils chérissaient encore. Et si malheureusement guerre il doit y avoir, il a confiance dans l'armée, dans les généraux, dans tous ces jeunes formés à l'école de la République. De vrais patriotes, tous, prêts à sacrifier leur vie. Mais cela ne sera pas nécessaire. La victoire sera vite là, il en est certain.